

REPRÉSAILLES : DEUX AVIONS FRANÇAIS ONT BOMBARDÉ STUTTGART

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.513. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

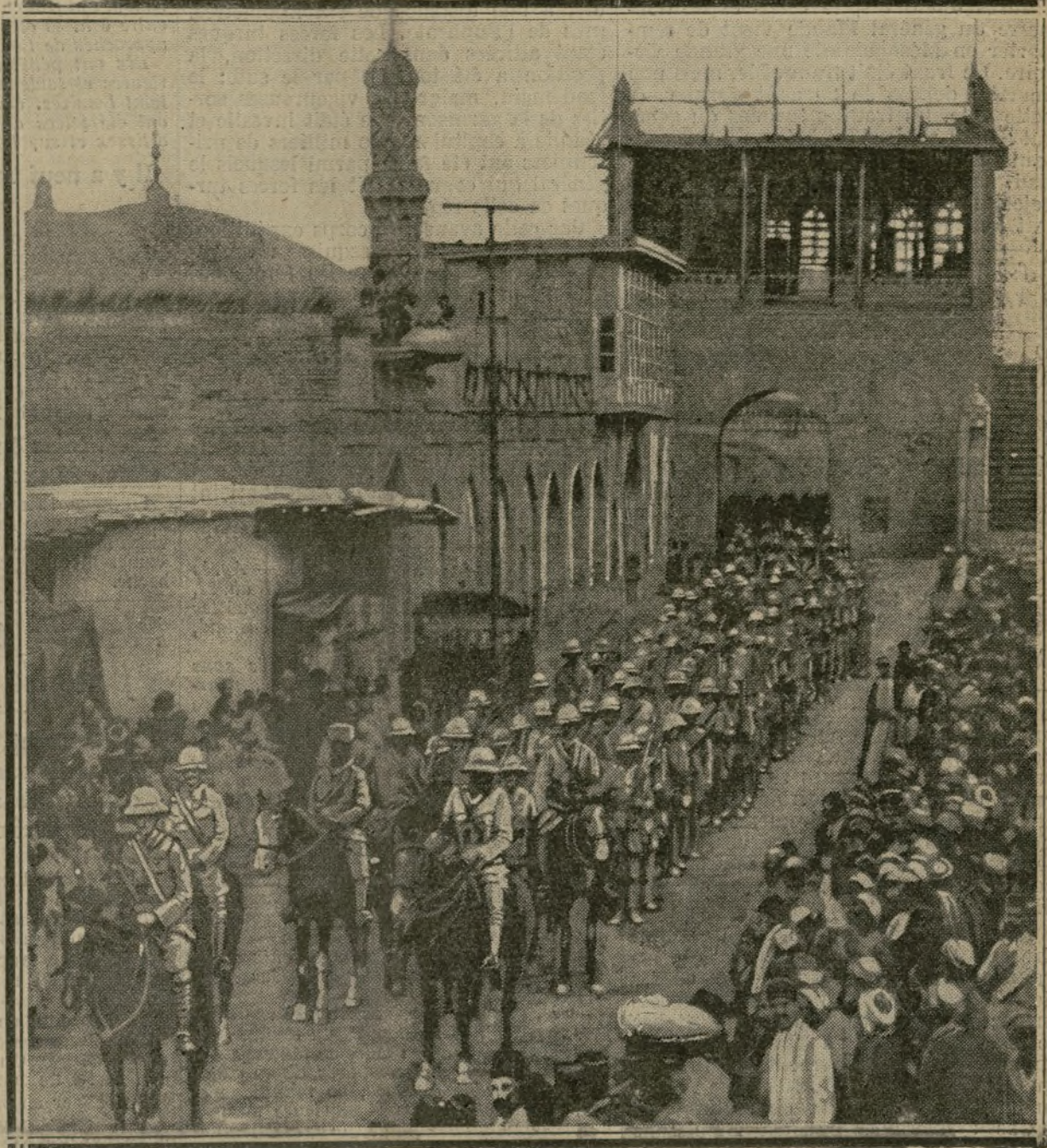
Mardi
2
OCTOBRE
1917

REDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 13.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B° des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

VICTOIRE DES TROUPES BRITANNIQUES EN MÉSOPOTAMIE



UN TANK DE L'ARMÉE DU GÉNÉRAL MAUDE



L'ENTRÉE DES ANGLAIS A BAGDAD LE 11 MARS 1917



CONVOI DE TURCS FAITS PRISONNIERS PAR L'ARMÉE ANGLAISE A L'OUEST DE BAGDAD ET S'EMBARQUANT A BASSORAH

L'armée britannique du général Maude vient de remporter en Mésopotamie une grande victoire. Ayant encerclé Ramadie, ville située à 60 kilomètres à l'ouest de Bagdad, elle exerçait une vive pression et l'ennemi se rendait de toutes parts. Plusieurs milliers de

Turcs ont capitulé; parmi ceux-ci se trouve Ahmed bey, commandant en chef des forces adverses. Une quantité considérable d'armes, de munitions et de matériel a été capturé. Ainsi s'écroulent définitivement les projets allemands d'offensive sur Bagdad.

LA VICTOIRE BRITANNIQUE DANS LA RÉGION DE BAGDAD

Les troupes turques, retranchées dans la ville de Ramadié, sont contraintes de se rendre. Leur commandant en chef, Ahmed bey, est parmi les prisonniers, dont le total est de plusieurs milliers.

Pendant que, sur les différents fronts d'Europe, les armées gardent leurs positions et tâchent seulement de les améliorer par des coups de main, soit en vue d'une plus solide défense ou de futures offensives, le corps expéditionnaire du général Maude vient de remporter en Mésopotamie une grande victoire. Ce front était tranquille, mais non inactif, depuis le 20 août dernier. A cette date, les troupes turques du général Khalil avaient été battues à une centaine de kilomètres au nord-est de Bagdad, sur la rive gauche de la Djalila, et rejetées de l'oasis de Chehraban, qui restait au pouvoir de nos alliés. Ce succès



prenait une particulière importance à une époque où les événements intérieurs de Russie contraignaient le général Baratof, chef des colonnes russes qui opéraient en Perse, à interrompre sa marche, renonçant provisoirement à la jonction avec les forces britanniques, et laissant aux Turcs la liberté de se retourner contre celles-ci avec tous leurs effectifs disponibles.

Aussi ne tardions-nous pas à apprendre que l'ennemi se préparait à la revanche. Les travaux du chemin de fer de Bagdad étaient poussés fiévreusement; on espérait qu'au mois d'octobre le tronçon de Nisibin à Mossoul (240 kilomètres) serait entièrement terminé, et que, les tunnels du Taurus et de l'Amannus étant livrés à la circulation, les trains arriveraient jusqu'à Alep sans transbordement. De vastes cantonnements étaient établis à Alga, des troupes y étaient rassemblées pour pouvoir être acheminées de là, selon les besoins, soit en Mésopotamie, soit en Palestine.

Déjà des transports étaient signalés dans la première de ces deux directions, et l'on parlait d'un voyage d'inspection qu'aurait fait le général Falkenhayn, avant de prendre le commandement des deux armées turques chargées de reprendre Bagdad.

Mais le général Maude a devancé l'initiative de l'adversaire. Le coup qu'il a porté aux Turcs paraît les avoir pris complètement au dépourvu. Ils s'attendaient sans doute à de nouvelles attaques au nord de Bagdad, et c'est de ce côté que le chemin de fer de Mossoul leur permettait d'amener le plus rapidement leurs renforts. C'est pourquoi le général Maude s'est porté, par une pointe hardie, dans la direction de l'ouest, par la route de caravanes qui conduit de Bagdad à Damas et passe

par Felujah, Ramadié, Hit et Kasr-Amej. Le succès a été complet.

L'attaque a commencé par l'est, le 28 septembre, et a livré à nos alliés la crête de Mushaid, qui couvrait Ramadié, à une distance de six kilomètres, près de l'Euphrate. Les forces turques étant attirées dans cette direction, la position a été tournée par le sud; le lendemain, malgré de vigoureuses sorties de la garnison, elle était investie et réduite à capituler. Des milliers de prisonniers ont été faits, parmi lesquels le général qui commandait les forces turques en cette région.

Par cette avance, le corps expéditionnaire de Mésopotamie esquisse un mouvement de jonction avec les forces qui opèrent en Palestine. N'oublions pas que la pangermaniste Gazette du Rhin et de Westphalie déclarait, le 17 août dernier, que « la conquête de la Mésopotamie et de la Palestine est peut-être la plus importante acquisition de la Grande-Bretagne depuis le début de la guerre ». Le coup est des plus rudes, à la fois pour les intérêts de l'Allemagne et pour son prestige en Orient, déjà fortement atteint par la prise de Bagdad.

Jean VILLARS.

LONDRES, 1^{er} octobre. — Officiel. — Après avoir progressé dans la nuit du 27 au 28, le 28 de bon matin nous avons attaqué les positions avancées de l'ennemi de Mushaid, à 4 milles à l'est de Ramadié.

La crête de Mushaid fut occupée sans grandes difficultés et notre colonne, poursuivant son avance, s'éloigna de la rivière pour attaquer le gros de la position turque autour de Ramadié par le sud-est, notre cavalerie exécutant un large mouvement par l'ouest.

La bataille se poursuivit ardente durant toute la journée du 28; le soir, nos troupes, ayant remporté les principales positions de l'ennemi, entouraient Ramadié par le sud et l'est dans un rayon de moins de deux milles, la cavalerie complétant le mouvement par l'ouest, tandis que l'Euphrate coule au nord de la ville.

Au cours de la nuit l'ennemi tenta de se faire jour par l'ouest, mais fut repoussé par la cavalerie.

Le 29, au petit jour, nos troupes reprirent l'offensive, et, vers 9 heures du matin, l'ennemi commença à se rendre de toutes parts. Nous nous sommes emparés d'une quantité considérable d'armes, de munitions et de matériel et avons fait plusieurs milliers de prisonniers dont Ahmed bey, le commandant des forces turques. L'ennemi, surpris par la soudaineté de notre attaque, a virtuellement laissé la totalité de la garnison entre nos mains.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, une autre de nos colonnes, opérant au nord-est de Bagdad, s'est, après un vif engagement avec un détachement de cavalerie turque, auquel elle infligea de sérieuses pertes, emparée de quatre prisonniers et de trois cents chameaux chargés de ravitaillement.

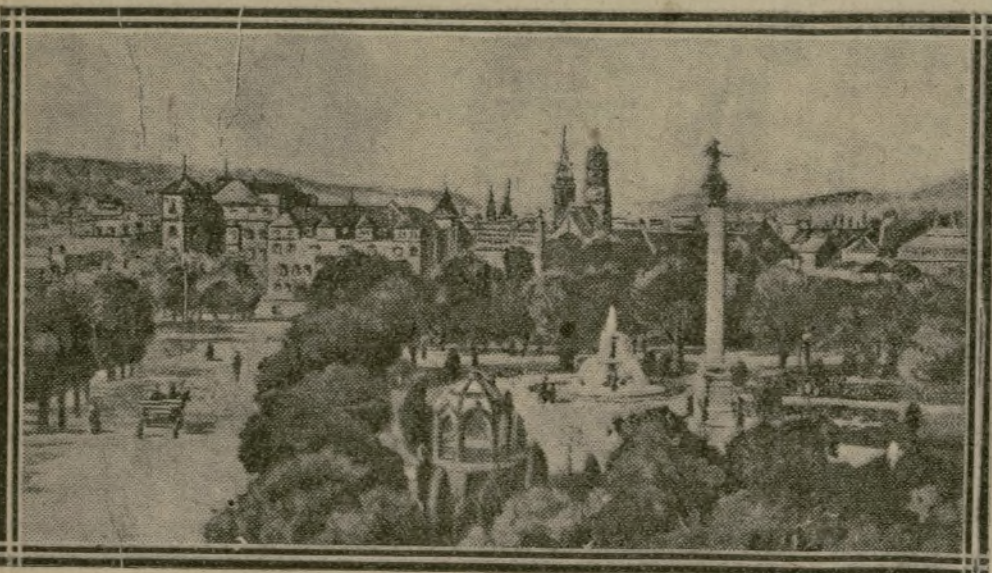
L'offensive turco-allemande rendue impossible

ROME, 1^{er} octobre. — Le correspondant militaire Mari, de l'Idée Nazionale, ne croit pas que l'ennemi tente en Mésopotamie un violent effort pendant l'hiver.

« La grande offensive turco-allemande contre Bagdad paraît définitivement condamnée. D'après des nouvelles de source bulgare, le général von Falkenhayn, après un voyage d'inspection au front de Mésopotamie, aurait fait un rapport gravement pessimiste sur la situation militaire dans cette région, et conclu à l'impossibilité d'une grande offensive contre les lignes anglaises.

EN REPRÉSAILLES DES BOMBARDEMENTS DE BAR-LE-DUC

DEUX DE NOS AVIONS ONT LANCÉ SUR STUTTGART TROIS CENTS KILOS DE PROJECTILES



STUTTGART. — LA SCHLOSSPLATZ

OFFICIEL. — En représailles des bombardements effectués par les Allemands sur la ville ouverte de Bar-le-Duc, deux de nos avions ont lancé, dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre, 300 kilos de projectiles sur la ville fortifiée de Stuttgart.

L'aviation ennemie a bombardé, la nuit dernière, la région de Bar-le-Duc, causant des dégâts matériels et faisant plusieurs victimes. Dans la journée du 30 septembre, 5 avions allemands ont été abattus au cours de combats aériens; 7 autres appareils ennemis sont tombés désemparés dans leurs lignes.

Nos escadilles de bombardement ont arrosé de projectiles la gare et les cantonnements de Fresnoy-le-Grand, où de violents incendies ont été constatés, ainsi que les gares de Thionville, Mézières, Dieuze et les usines d'Hagondange.

En Belgique, nous avons bombardé les terrains d'aviation de la région de Roulers et de Thiel, les gares de Lichtervelde, Stade, Cortemarck, etc.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LE CINQUIÈME RAID SUR LONDRES EN SEPT JOURS

Dimanche soir, dix avions allemands ont pu franchir les défenses extérieures des côtes anglaises. Quatre d'entre eux atteignirent Londres.

LONDRES, 30 septembre. — Officiel. — Deux groupes d'aéroplanes et d'autres volant isolément ont franchi la côte de Kent et d'Essex entre 6 h. 40 et 8 heures du soir et se sont approchés de Londres.

Dix ont pénétré dans les défenses extérieures et seulement quatre ou cinq ont atteint Londres. On annonce que des bombes ont été jetées dans les comtés de Kent et d'Essex et sur Londres.

Il y a neuf tués et quarante-deux blessés

LONDRES, 1^{er} octobre. — Lord French publie le communiqué suivant :

« Les derniers rapports établissent que les pertes, à la suite du raid aérien de la dernière nuit sont, pour tous les districts de Londres, de neuf tués et quarante-deux blessés. Deux personnes seulement ont été tuées à Londres. Les dégâts matériels ne sont pas considérables. On annonce qu'un appareil ennemi a été abattu au large de Douvres.

Des raids de représailles seront effectués sur les villes allemandes

LONDRES, 1^{er} octobre. — Le Daily Chronicle affirme que des raids aériens anglais sur les villes allemandes seront bientôt effectués, « sans merci », selon l'expression favorite boche.

Plus de thé au lait, plus de café-crème!...

C'est surtout aux midinettes, qui déjeunent sommairement, debout dans un bar, que la nouvelle restriction est sensible.

J'observais, hier, dans un thé élégant, de quelle façon la clientèle s'accommodait du décret interdisant la consommation du lait après neuf heures du matin.

Une dame, auprès de moi, vitupérait le maître d'hôtel et le ministre du Ravitaillement.

Ce régime de restrictions est insupportable! Je ne mets dans mon thé qu'un nuage de lait. On pouvait bien me l'accorder. Ah! cette guerre!...

Un officier en retraite me confia : — C'est, cette même dame qui, en 1914, alors que les Allemands étaient aux portes de Paris, se plaignait chez Rumpelmayer de ne point trouver de marrons glacés. Je vous affirme l'authenticité de son étonnement.

Les autres habitués du lieu avaient l'air de se contenter de thé au citron, de chocolat à l'eau et de café simplement noir.

Aux glaces à la crème, la confiserie ingénieuse avait substitué des sorbets à la liqueur et aux fruits. Les gourmandises qui, la veille, se délectaient de gâteaux débordants de crème fouettée, déclaraient que les gâteaux fourrés n'étaient pas moins savoureux : une bonne chose peut disparaître; l'essentiel est qu'elle soit remplacée par une meilleure.

Au Ritz, l'heure du thé, qui est celle des papotages, fournissait un nouveau sujet de conversation; on délaissait Bolo pour aborder la question non moins actuelle du lait.

Au Mirabeau, les gens qui reviennent de la campagne, disaient entre deux bouchées : — Ce qui amuse dans la vie de Paris, c'est qu'elle est faite d'imprévu.

Dans les cafés, les consommateurs du classique café-crème étaient pris un peu au dépourvu lorsqu'on leur demandait ce qu'ils « désiraient prendre ».

Le café n'est acceptable que lorsqu'on sort de table. Le chocolat à l'eau fait faire la grimace. Les liqueurs sont interdites. Reste la gamme des apéritifs. Mais le soupçon de lait avait au contraire pour mission de vous permettre d'attendre le dîner.

C'est dans les bars populaires que la mesure a été l'objet des critiques les plus nombreuses.

— Nous vendions une moyenne de 180 litres par jour, nous dit-on dans un établissement du boulevard Montmartre. Les midinettes déjeunaient fréquemment chez nous d'un café-crème. Le voilà supprimé. Pour préparer le chocolat à l'eau, il faut une quantité beaucoup plus grande de chocolat, et ce produit est rare. Qu'il manque, et je me demande ce que deviendra le déjeuner de ces petites ouvrières déjà réduit au minimum. Remarque qu'il nous reste du lait après neuf heures du matin. Notre clientèle, extrêmement variable, ne nous permet pas de prendre juste ce qu'il nous faut. Ce qui reste est donc perdu. Nous avons fait des provisions de lait condensé. Que vont-elles devenir ?

Un autre grand bar populaire propose une « nouvelle préparation toute spéciale (oh! combien!) de chocolat sans lait » et un « excellent consommé chaud ». Les clients haussent les épaules ou discutent.

— Si nous étions sûrs que le lait économisé ira aux familles, aux vieillards et aux enfants qui en ont besoin, nous prendrions notre mal en patience. Mais la répartition ne se fera pas par quartier, selon les nécessités de chacun. Et puis, n'y a-t-il pas des enfants, des malades et des vieillards parmi les personnes qui ne vivent pas chez elles, parmi celles qui travaillent au dehors ? L'expérience des jours sans viande n'est-elle pas, d'autre part, la faillite des décrets ? Pourquoi ne pas « contourner » la consommation du lait ? C'est le seul système qu'on puisse établir sur une base solide et qui donne des résultats.

« En attendant, le lait, qui coûtait vingt-cinq centimes le litre avant la guerre, se paie maintenant soixante centimes, et il s'en perd chez les crémières parce que ceux à qui on le réserve ne peuvent pas toujours le payer ce prix-là. »

Un tas de problèmes attendent solution dans ce seul verbe : produire, mais en ce qui concerne le lait... — ROGER VALBELLE.

L'INTERROGATOIRE DE BOLO N'AURA LIEU QUE DEMAIN

Il est disposé, affirme son défenseur, à s'expliquer sans réticence

Quant à M. Turmel, l'autre client de M^e Bonzon, il s'obstine dans son système.

Lorsque, au cours du sommaire interrogatoire que lui fit subir le capitaine Bouchardon au Grand-Hôtel, avant d'être transféré à l'infirmerie de la prison de Fresnes, il eut connaissance du texte du câblogramme qui affirmait sa culpabilité, Bolo pacha se borna à faire d'une voix blanche cette timide protestation : « C'est faux ! »

Était-ce le mal dont il souffrait depuis plusieurs jours qui, soudainement, avait enlevé à ses précédentes protestations toute la véhémence de l'indignation ? Ou plutôt était-ce l'effondrement devant les preuves accablantes du crime d'intelligence entretenues avec l'ennemi ?

Nous serons fixés sous peu de jours, puisque Bolo pacha a annoncé qu'à son prochain interrogatoire il s'expliquerait sans réticences. Il n'en fallut pas davantage pour que se répandit immédiatement le bruit de nouvelles arrestations. D'autre part, il est exact qu'un mandat d'arrêt ait été lancé contre Gaston Rottier, qui aurait, dit-on, reçu des subsides de Bolo pacha pour la création, en Espagne, d'un journal qui devait mener une active campagne en faveur d'une paix à tout prix.

M. Porcher, expert comptable au tribunal de la Seine, dont le nom a été prononcé dans l'affaire Bolo, n'a eu à fournir au capitaine Bouchardon, dès le début de l'enquête, que des renseignements relatifs à la situation financière des débits de Bolo pacha.

M. Porcher fut autrefois principal clerc chez M. Saint-Germain, aujourd'hui sénateur, lorsque celui-ci avait une étude d'avoué.

M. Saint-Germain, absorbé par sa situation politique, vendit son étude. Il présenta son principal clerc à Bolo pacha, qui fit de M. Porcher son conseil. Celui-ci s'occupa dès lors de toutes les affaires contentieuses de Bolo, et en particulier de l'affaire Loubet d'Oléron. Il connut, en cette qualité, tout le passé financier de Bolo pacha, mais, depuis les hostilités, il n'eut plus aucune relation d'affaires avec ce dernier.

Lorsque, avant d'épouser Bolo, Mme veuve Muller dut soutenir un procès contre les héritiers de son mari, M. Saint-Germain était chargé des intérêts de la jolie veuve.



L'AVOCAT DE BOLO PACHA PREND UNE COLLOCATION DEVANT LA PRISON

Mme Paul Bolo, qui s'est mariée sous le régime de la séparation de biens, a adressé à M^e Jacques Bonzon la lettre suivante :

Paris, 1^{er} octobre 1917.

Cher maître,

La situation affreuse où je me trouve exige que j'aie un conseil afin de protéger mes intérêts propres.

Je vous serais reconnaissant, maître, si vous vouliez bien être ce conseil.

Agnez, etc.

MARCELLE BOLO.

M^e Jacques Bonzon a accepté.

La journée de Bolo

Le bruit s'est répandu, hier matin, qu'au cours de la nuit précédente l'état de Bolo pacha s'était subitement aggravé. Le détenu avait refusé de s'alimenter; il était dans un état de faiblesse extrême, etc.

Renseignements pris, cette nouvelle était sans fondement. Il est vrai qu'il n'a accepté aucune nourriture, mais la nuit a été calme et aucune complication ne s'est produite.

Vers 15 heures il a reçu la visite de son avocat, qui pénétra dans le pavillon de l'infirmerie en même temps que le docteur Vaersegers, médecin en chef de la prison, qui venait examiner le malade.

M^e Bonzon fut invité à assister à cet examen; il ne crut pas devoir accepter. En attendant la sortie du docteur, il s'entretint avec l'aumônier.

Lorsqu'il entra dans la cellule, il eut la satisfaction d'apprendre qu'à la suite d'un déclenchement nerveux une amélioration sensible venait de se produire dans l'état de son client.

Nous avons pu joindre dans la soirée M^e Bonzon. Il nous a dit qu'il avait trouvé Bolo « plus énergique et bien décidé à parler mercredi, devant le juge. »

Mme Bolo, qui est venue hier matin, à 11

heures, chez M^e Jacques Bonzon, pour lui demander de lui servir de conseil, y est retournée à 17 h. 30, afin d'avoir des nouvelles de la santé de son mari.

LA NOUVELLE SOMMATION DE M. TURMEL

Effectivement, chaque jour, M. Turmel recommence sa petite manœuvre. Les requêtes se succèdent et se ressemblent. M. Gilbert, juge d'instruction, qui, hier matin, avait recueilli les dépositions de quelques témoins, entendit dans l'après-midi, l'huissier Bertrand, le secrétaire général et le trésorier de la questure. Puis, il interrogea l'huissier Cousin en présence de son défenseur, M^e Henri Bonnet.

L'inculpé affirma avec une énergie farouche qu'il était fort de sa conscience, qu'il n'avait rien soustrait dans l'enveloppe et qu'il avait fait tout son devoir en avisant ses chefs de la découverte singulière qu'il avait faite.

Le député de Guingamp fut introduit dans le cabinet du magistrat instructeur. M. Gilbert donna à M. Turmel, en présence de M^e Bonzon, communication des dépositions des témoins et des déclarations de l'huissier Cousin, toutes concordantes.

— Votre plainte ne tient pas, précisa le magistrat; tous les témoignages attestent que l'enveloppe renfermait vingt-cinq billets de mille francs de la banque suisse. Expliquez-vous sur la disparition des deux mille francs, ainsi que sur les personnes que vous avez voulu viser dans votre plainte contre Cousin et tous autres ?

— Monsieur le juge, c'est à vous à chercher; il ne m'appartient pas de faire la preuve, ce serait le renversement des rôles, déclara M. Turmel.

A ce moment Cousin, s'adressant à M. Turmel, implora :

— Ne laissez pas peser plus longtemps sur moi l'odieuse soupçon... Oh! dites-le donc, si vous avez la preuve!...

M. Turmel se borna à faire cette déclaration :

— Je suis décidé à ne répondre que lorsque je serai interrogé comme inculpé.

Et le député de Guingamp remit au magistrat instructeur une nouvelle requête sur papier timbré, accompagnée de la lettre suivante :

Monsieur le juge,

Conformément au désir que vous nous avez exprimé à l'instant, à M^e Jacques Bonzon et à moi, nous avons l'honneur de vous remettre sous ce pli la requête que nous étions venus apporter et que je vous dépose à titre d'inculpé.

Veuillez agréer, monsieur le juge, l'expression de mes sentiments distingués.

L. TURMEL.

Dans sa requête, le député des Côtes-du-Nord s'exprime ainsi :

« Qu'il n'est pas déniaillé que des instructions procureur général contre Turmel et Turmel contre Cousin sont indissolubles; que l'origine même de cette affaire est unique et qu'on n'en peut scinder les éléments; que l'entrée des billets suisses à la Chambre et l'appropriation de ces billets au même lieu forment, suivant l'expression de M. Turmel, « un tout concret »; qu'on ne saurait du reste comprendre les dangers que pourrait offrir pour la découverte judiciaire de la vérité, la jonction de ces deux causes.

Et M. Turmel requiert le juge d'instruction :

1^o De lui donner acte de ce qu'il dépose la présente requête, non pas en qualité de plaignant dans l'affaire Turmel contre Cousin, mais en qualité d'inculpé dans l'instruction procureur général contre Turmel;

2^o De rendre une ordonnance de jonction desdites instructions, avec toutes les conséquences de droit, sous toutes réserves de tous autres moyens de fait et de droit.

En agissant ainsi, M. Turmel et son défenseur veulent contraindre le magistrat instructeur à rendre en faveur de M. Turmel, inculpé, l'ordonnance qu'il avait refusée à M. Turmel, plaignant et partie civile.

Nous croyons pouvoir affirmer que M. Gilbert va se borner à communiquer le dossier Cousin au procureur de la République, en vue du réquisitoire définitif, qui lui permettrait de rendre une ordonnance de non-lieu en faveur de l'huissier Cousin.

D'autre part, M^e Jacques Bonzon nous a déclaré que l'enveloppe avait tout d'abord renfermé trente billets de mille francs, que M. Turmel avait fait changer trois de ces billets, d'où les vingt-sept restés dans l'enveloppe. De ceci, M. Turmel prétend faire la preuve en s'appuyant sur des faits précis.

Dans ce cas, il serait si simple d'apporter immédiatement cette preuve à M. Gilbert!

L'affaire du chèque

Le capitaine Bouchardon a encore longuement interrogé, hier après-midi, l'inculpé Jean Goldsky. Le magistrat a résumé tout l'interrogatoire en ces deux phrases : — J'avais beaucoup à demander à Goldsky, mais Goldsky avait bien davantage à m'apprendre.

Le capitaine Bouchardon avait entendu dans la matinée un certain nombre de témoins, tandis que MM. Pachot et Farallic, commissaires de police aux délégations judiciaires, procédaient à des perquisitions.

Aujourd'hui il entendra Jacques Lantéau, en présence de son défenseur.

LAIT CONDENSÉ

FARINE LACTÉE

NESTLÉ

En Vente chez les Pharmaciens, Epiciers, Herboristes

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE MOULIN MYSTÉRIEUX

PAR ADRIEN VÉLY

Sermouse, comme cela lui arrivait à peu près chaque soir, était sorti pour fumer un cigare. La gentille Mme Sermouse avait passé dans le petit salon, dont elle éteignait les lumières, puis avait disparu pour aller donner quelques ordres. Il ne restait plus, dans le grand salon, que Le Huchet, Nelson Brown, le célèbre détective anglais, et moi. Mon illustre ami paraissait soucieux. Sa figure, impassible pour tout le monde, mais qui n'avait pas de secrets pour moi, me décelait un trouble intérieur.

— Qu'avez-vous, mon vieux ? lui demandai-je. Vous êtes en vacances, et vous l'avez déclaré vous-même : « Au diable les affaires sérieuses ! » Nous sommes ici, en train de bien nous reposer, à la campagne, chez des hôtes charmants ; il ne faut plus penser aux préoccupations que vous avez laissées à Paris.

— Qui vous dit que je n'en ai pas de nouvelles ? me répliqua Nelson Brown.

— Auriez-vous découvert un crime dans ces parages ?

— Peut-être, et cela me consterne.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est dans cette maison qu'il est, sans doute, en train de se commettre.

— Mais vous êtes fou !... Dans cette maison ? Que se passe-t-il ?... Et qui serait capable de... ?

— Ah ! mon cher, je suis bouleversé des observations que j'ai faites et des déductions que j'en ai tirées... Vous avez certainement constaté, comme nous tous, que M. Sermouse sort presque tous les soirs pour aller fumer...

— Oui... Eh bien, quel rapport ?

— Avant de partir, il monte dans sa chambre... Un soir que je me trouvais dans le jardin, j'ai vu, derrière sa fenêtre, une lumière qui s'agitait...

— Si l'on n'a pas le droit de marcher dans sa chambre, une lumière à la main !

— Attendez... Je suis plusieurs fois retourné dans le jardin à la même heure, et, chaque fois, la même lumière s'agitait, et de la même façon...

— Coïncidence fortuite.

— Non... Mon expérience me permet d'affirmer qu'il s'agitait de signes...

— De signes !... Mais à qui ?

— Vous avez dû remarquer, sur la petite éminence, à trois kilomètres d'ici environ, un vieux moulin abandonné, presque en ruines...

— Oui... Et puis ?

— Et puis, *old fellow* ? Eh bien, là-bas, dans le moulin, se répétaient les mêmes signes lumineux.

— Et vous en concluez ?

— Que M. Sermouse adresse des signaux à quelqu'un qui est dans le moulin, que ce quelqu'un lui répond et que M. Sermouse va ensuite, quand la réponse l'y invite, retrouver son complice...

— Son complice !... Mais pourquoi ?

— Dans quel dessein ?

— Nous sommes en guerre, ami.

— Bravo !... Très amusant ! s'écria Le Huchet, que ravissait tout ce qui pouvait le rapprocher de la gentille Mme Sermouse.

— Je ne sais pas si c'est amusant, riposta sévèrement Nelson Brown... Tout ce que je sais, c'est que je compte bien tirer cette affaire au clair, et dès ce soir...

— Mais enfin, protestai-je avec véhémence, je connais Sermouse depuis plus de vingt ans, et je réponds de lui comme de moi-même !

— Raison de plus pour faire éclater son innocence... Mais j'ai bien peur, ami, que cela ne soit bien difficile !... En tout cas, mon parti est pris... Je vais sans tarder au moulin mystérieux...

— Mais il y a peut-être du danger, fit Le Huchet... Je vous accompagne...

— Vous avez raison, Brown, ajoutai-je... Tout plutôt que le doute... Je vous accompagne aussi...

— Et moi aussi, je vous accompagnerai ! vociféra soudain la gentille Mme Sermouse en sortant impétueusement du petit salon d'où elle avait entendu notre conversation.

— Sa jolie figure rayonnait d'excitation patriotique.

— Si mon mari est infâme, clama-t-elle, je veux être la première à le démasquer !

— Venez, Le Huchet !

Elle prit le bras de Le Huchet, tout frétilant d'aise et d'espoir, et s'élança au dehors. Nous la suivîmes, Nelson Brown et moi. Trois quarts d'heure plus tard, notre petite troupe arrivait au moulin.

C'était une sombre bâtisse, lézardée, ajourée par endroits, toute branlante, et qui, dit-on, semblait-il, s'effondrer au premier souffle de vent. Rien n'y trahissait la présence d'aucun être vivant, sauf les hiboux et les rats qui, sans doute, y avaient élu domicile.

— Eh bien, dis-je, triomphant, à Nelson Brown... Personne !

— Laissez-moi faire le tour de cette carcasse et l'inspecter dans ses détails.

Il s'éloigna dans l'ombre, et revint au bout de quelques minutes.

— Suivez-moi, fit-il à voix basse.

Il nous conduisit jusqu'à un pan de muraille encore debout, dans la partie la plus intacte du moulin. Une petite porte y était parfaitement visible, grâce à une faible lumière qui filtrait entre ses jointures.

— C'est là, prononça-t-il avec gravité.

Mon cœur dansait dans ma poitrine. La gentille Mme Sermouse, défilante, se cramponnait au bras de Le Huchet souriant. Qu'allions-nous découvrir ? Nelson Brown, d'une voix forte, commanda :

— Ouvrez, Sermouse, ou nous enfonçons la porte !

Nous perçûmes un remue-ménage de l'autre côté du mur. La porte s'ouvrit. Et Sermouse parut, pâle, la figure décomposée.

— Vous !... Vous !... balbutia-t-il. Et vous aussi, ma chère !

Derrière lui, nous distinguions une chambre assez bien meublée.

— Sermouse, prononça solennellement Nelson Brown, vous vous êtes rendu coupable d'un crime odieux envers la patrie... Livrez-nous d'abord votre complice... Quant à vous...

Il lui tendit un revolver.

A ce moment, une porte, dans la chambre, remua, et l'on entendit une voix jeune et bien timbrée :

— Contre la patrie ? Ah ! non ! J'aime mieux tout avouer... Le complice, c'est moi !

Et nous vîmes sortir, de derrière la porte, soudain relevée, la délicieuse Charlequine, qui s'écria, furibonde :

— Quel est l'imbécile qui a fait ce beau travail ?

Nelson Brown ne répondit pas.

Adrien VÉLY.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINLE SULTAN MAHOMET V
RÉPOND A BENOIT XV

La note que le descendant du Prophète envoie au Souverain Pontife est du ton le plus respectueux, mais ne contient pas un mot sur les buts de guerre de la Turquie.

BALE, 1^{er} octobre. — On mande de Constantinople :

Voici le texte de la lettre du sultan en réponse à la note du pape :

« C'est avec un sentiment de haute considération et de profonde sympathie que nous primes connaissance de l'émouvant appel que Votre Sainteté nous adressa, ainsi qu'aux chefs de tous les autres Etats belligérants, dans la noble intention de mettre un terme à la guerre actuelle, la plus effrayante que le monde ait jamais vue, et ramener ainsi la paix et la concorde parmi les peuples.

« Les pensées élevées qui ressortent des déclarations de Votre Sainteté, ainsi que les sentiments de grand amour du prochain qui animent Votre Sainteté envers l'humanité souffrante et égarée, nous ont profondément touché.

« L'avertissement chaleureux et loyal que le Saint-Siège renouvela jusqu'à maintenant avec une impartialité incontestable pour mettre un terme à la lutte cruelle qui, depuis plus de trois ans, ravage les forces les plus précieuses de tant de peuples, nous trouva d'autant mieux disposé que notre gouvernement, ainsi qu'il est toujours le courage de l'annoncer, ne poursuit aucun but injuste ni dans le domaine politique, ni dans le domaine économique. »

Le sultan, après avoir déclaré que la Turquie a été forcée de combattre pour le maintien de son indépendance, dit :

« Nous fûmes toujours animés de l'ardent désir de faire bénéficier notre pays des bienfaits d'une paix durable et équitable et, comme toujours, d'accord avec notre peuple, de travailler au progrès du bien-être de notre empire dans tous les domaines, où l'activité peut s'exercer en vivant en parfaite harmonie avec les autres Etats. »

Mahomet V rappelle ensuite l'initiative des puissances centrales, qui proposèrent en décembre 1916 d'entrer en négociations.

Puis la note du sultan parle de la limitation réciproque et progressive des armements et de l'institution d'un tribunal d'arbitrage obligatoire.

Elle se termine ainsi :

« Nous sommes aussi persuadés que si nos adversaires d'aujourd'hui sont inspirés des mêmes idées et des sentiments qui sont conciliables avec nos buts de guerre légitimes que nous venons d'indiquer, rien ne s'opposera à ce que commencent les négociations de paix, comme Votre Sainteté le souhaite dans la noblesse de son âme.

« Que le Tout-Puissant conserve toujours Votre Sainteté dans la noblesse de son cœur, que le Tout-Puissant garde toujours Votre Sainteté sous sa divine protection. »

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Activité d'artillerie sur quelques points du front de l'Aisne. Un coup de main ennemi sur nos petits postes de la région d'Ailles n'a valu que des pertes aux assaillants. En Champagne, nos détachements ont pénétré dans les lignes allemandes, au nord de Ville-sur-Tourbe, détruit des abris et ramené des prisonniers.

Sur les deux rives de la Meuse, la nuit a été marquée de violentes actions d'artillerie, notamment entre la Meuse et Bezonvaux. Dans le secteur de Forges, après un vif bombardement, les Allemands ont tenté d'aborder nos lignes ; nos feux les ont aisément repoussés. Une autre tentative, sur la rive droite, a également échoué.

En Lorraine, rencontres de patrouilles dans la région de la Seille. Nous avons fait des prisonniers.

23 HEURES. — Sur le front de l'Aisne, actions d'artillerie assez vives dans les secteurs de Laffaux, d'Ailles et dans la région entre la Miette et l'Aisne.

Au nord de Bray, un de nos détachements, composé d'un officier et de douze hommes, a exécuté un coup de main sur une tranchée adverse et ramené, sans avoir subi de pertes, 13 prisonniers.

Sur la rive droite de la Meuse, après un violent bombardement, les Allemands ont prononcé une attaque entre le bois Le Chaume et Bezonvaux. Un combat acharné s'est engagé dans nos éléments avancés où l'ennemi avait réussi à pénétrer et s'est terminé à notre avantage. Notre ligne est intégralement rétablie. Nous avons fait une quinzaine de prisonniers.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Front britannique

13 HEURES. — Activité marquée de l'artillerie ennemie au cours de la nuit, à l'est et au nord d'Ypres et dans le secteur de Nieupoort.

Aucun autre événement à signaler.

22 HEURES. — L'ennemi a lancé ce matin, à 5 h. 30, sur un front de plus de 1.600 mètres, une puissante attaque contre nos positions au nord de la route d'Ypres à Commines et à l'est du bois du Polygone. LES TROUPES ALLEMANDES, QUI SE SONT AVANCÉES EN TROIS VAGUES SUCCESSIVES, ONT SUBI DE FORTES PERTES SOUS NOS FEUX D'INFANTERIE ET NOS BARRAGES D'ARTILLERIE ET ONT REFLEU EN DESORDRE.

Nous avons poursuivi l'ennemi en retraite et fait un certain nombre de prisonniers. L'attaque a été renouvelée deux fois en forces considérables sur le même front, au cours des trois heures suivantes. La lutte y fut très violente et se termina encore par la retraite de l'ennemi sur tous les points, sauf en face de la corne est du bois du Polygone, où les Allemands ont réussi à s'établir dans deux de nos avant-postes.

L'artillerie allemande a montré une grande activité au cours de la journée, vers Bullecourt, ainsi qu'au sud et au nord de Lens.

LE CHIFFRE DES PRISONNIERS FAITS PAR NOUS EN SEPTEMBRE 1917 S'ÉLÈVE A 5.296, DONT 146 OFFICIERS. NOUS AVONS CAPTURÉ, EN OUTRE, 11 CANONS, DONT 3 LOURDS, 57 MORTIERS DE TRANCHÉES ET 377 MITRAILLEUSES.

La visibilité, meilleure hier, a permis à nos aviateurs de faire beaucoup de travail et de photographie. Les opérations de bombardement se sont poursuivies sans interruption de jour et de nuit, et plus de onze tonnes de projectiles ont été jetées sur l'aérodrome de Gontrode, des cantonnements et des voies de communication dans la zone de bataille, ainsi que sur un dépôt et un quartier général près de Cambrai.

L'ennemi a également effectué, au cours de la nuit, de nombreux bombardements aériens qui n'ont occasionné que peu de dégâts d'importance militaire.

Une photographie, prise à la suite du bombardement aérien du champ d'aviation de Gontrode montre qu'un des hangars a

L'AMBASSADEUR DE FRANCE A PETROGRAD
REPOD A UNE MANŒUVRE ALLEMANDE

Il déclare formellement que les Alliés ne laisseront sacrifier, ni la nation, ni la République russe.

Le général Verkhovsky, ministre de la Guerre, confirme que l'Entente a donné les preuves de son absolue fidélité.

PETROGRAD, 26 septembre (Retardée dans la transmission). — M. Noulens, ambassadeur de France, autorise la publication de déclarations relatives à certaines allusions faites par divers journaux russes à de prétendus pourparlers de paix et dont voici les passages les plus saillants :

« Depuis plusieurs jours, divers organes de la presse russe reflètent une inquiétude qui semble née dans l'opinion publique d'un bruit selon lequel des négociations secrètes seraient engagées entre les empires du centre et les puissances occidentales de l'Entente, en vue de conclure la paix au détriment de la Russie.

« Cette nouvelle inexacte est certainement le résultat de manœuvres à deux fins de l'Allemagne. D'une part, nos ennemis espèrent profiter de la situation politique russe pour négocier sur la base de l'annexion définitive des territoires occupés par eux au delà du Niémen et de la Dvina, en échange de concessions avantageuses faites aux nations de l'Entente. D'autre part, à défaut d'un tel résultat, les Allemands espèrent la chance de semer des germes de division parmi nous.

« Les deux termes de cette alternative seront déjoués par la loyauté des Alliés, qui refuseront, quoi qu'il arrive, une paix dont la Russie supporterait toutes les conséquences. Leur attitude ne sera pas dictée par un calcul fait dans le but de se ménager une situation privilégiée en Russie, mais simplement par le respect des conventions et par la fidélité qui est due à des amis, aussi bien dans le malheur que dans le succès.

« En ce qui nous concerne plus spécialement, nous autres Français, en tant qu'alliés et que démocrates, nous ne laisse-

rons sacrifier ni la nation, ni la république russe. »

Après avoir déclaré que la France s'opposerait à toute paix qui affaiblirait la Russie, M. Noulens poursuit :

« A l'heure où je parle, les Allemands se livrent de tous côtés à des intrigues, à des tentatives de négociations officieuses qui témoignent de leurs difficultés intérieures et de la situation précaire de leur armée, malgré les efforts désespérés qu'ils font pour la maintenir en état de résister. »

Et l'ambassadeur de France ajoute :

« Nous souhaitons, nous aussi, une paix, mais une paix définitive qui répare le passé et garantisse l'avenir ; qui, après avoir restitué aux peuples asservis leurs droits et leur nationalité, les protège à tout jamais contre les ambitions des conquérants et contre les entreprises du militarisme. »

Et M. Noulens conclut :

« Que la grande presse soit donc assez clairvoyante pour mettre en garde l'opinion publique contre les insinuations perfides de la propagande allemande. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

PETROGRAD, 28 septembre (retardée en transmission). — Le ministre de la Guerre, général Verkhovsky, a commencé son discours en déclarant que l'Allemagne, voyant la faiblesse de la Russie, a fait des tentatives de paix séparée avec la France et l'Angleterre en leur proposant tout ce qu'il leur faut aux dépens de la Russie :

« Nos vaillants alliés ont repoussé avec indignation ces propositions, croyant toujours fermement que l'armée russe fera quand même son devoir. »

Le général Verkhovsky confirme les déclarations de M. Noulens

Ce que l'on dit
à l'étranger

MENAGES ALLEMANDS
CONTRE LA NEUTRALITÉ HOLLANDAISE

La Gazette de Voss :

Les sentiments d'hostilité envers l'Allemagne, toujours latents à Amsterdam, s'y manifestent aujourd'hui publiquement et sans la moindre gêne.

La Hollande va au-devant d'un hiver difficile. La répercussion du malaise qu'elle éprouvera, dans la vie matérielle, sera l'accentuation de sa haine envers l'Allemagne. Le Hollandais manque de l'esprit politique qui permet les vues d'ensemble, et il est persuadé que l'Allemagne est la seule et unique cause de tous les maux que la guerre entraîne pour lui.

A Amsterdam, la mauvaise humeur se traduit volontiers par des désordres dans la rue. Les tumultes auxquels a donné lieu, il y a deux mois, la disette des pommes de terre a confirmé cette tradition.

Le gouvernement hollandais paraît n'être pas libre de toute préoccupation, puisqu'il vient de renforcer notablement la garnison d'Amsterdam.

Il est de son intérêt de prendre toutes les mesures propres à empêcher que le mécontentement ne prenne, au cours de l'hiver prochain, des formes qui compromettent les bonnes relations de la Hollande avec l'Allemagne.

L'affaire Gaston Routier

Nous avons annoncé, hier, que M. Prielet avait été chargé d'arrêter Gaston Routier.

De l'enquête, il semble résulter que le Journal de la Paix, que devait fonder Routier à Madrid, était subventionné directement par von Krohn, l'attaché militaire allemand en Espagne.

On dit également que la femme de Gaston Routier, qui s'était fait admettre comme infirmière dans un hôpital d'une ville du Midi, dut être expulsée pour ses propos antiracistes.

Et cette affaire est déjà vieille, paraît-il, de deux ans !

La fièvre typhoïde disparaît de nos armées

« Pratiquement, la typhoïde est disparue de nos armées. » C'est en ces termes que le professeur Richet terminait, devant l'Académie, l'exposé des recherches du professeur Vincent.

Au cours de l'hiver 1914, les hommes atteints de la typhoïde représentaient une moyenne de 7 pour mille. Les vaccinations entreprises au début de l'année 1915 réduisirent considérablement ce pourcentage. En 1917, la morbidité par mois n'a pas atteint 70 hommes par million ; trois décès par million ont été enregistrés mensuellement.

La découverte du vaccin antityphoïdique a économisé au moins 200.000 vies humaines.

A la mémoire de Gynemer

M. Joseph Lasies, député de Paris, vient de déposer un projet de résolution pour inviter le gouvernement à faire placer au Panthéon une inscription destinée à perpétuer la mémoire du capitaine Gynemer « symbole des aspirations et des enthousiasmes de l'armée et de la nation ».

Bourse de Paris du 1^{er} octobre 1917

VALEURS Cours précédent Cours du jour

PARQUET

5 0/0 non libéré... 88 20

5 0/0 libéré... 88 20

3 0/0 non libéré... 69 45

3 0/0 libéré... 69 45

1005... 335 50

1006... 335 5

LE MONDE

CORPS DIPLOMATIQUE

Un déjeuner a été offert, à l'hôtel Ritz, par M. Juan Carlos Blanco, ministre de l'Uruguay à Paris, en l'honneur de M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique. M. Blanco a tenu à inviter à cette démonstration tous les représentants des pays de l'Amérique à Paris.

Le ministre de l'Uruguay a porté un toast à la solidarité américaine, à M. Sharp, et a salué en sa personne les Etats-Unis d'Amérique. M. Sharp a remercié chaleureusement et s'est montré très touché de cette démonstration de vive sympathie.

M. Bie Raondal, ancien consul général d'Amérique à Constantinople, et Mrs Raondal s'installent définitivement à Paris. Un des fils du consul est aux armées.

INFORMATIONS

Le cardinal Bourne, remis de la longue indisposition dont il souffrait depuis trois mois, est de retour à Londres.

Beaucoup de monde en ce moment aux fêtes Borromées. Citons entre autres :

Princesse Boncompagni, duchesse de Sermoneta; l'ambassadeur M. Bollati, baron de Rengers, ministre des Pays-Bas; princesse de Vignatano et sa fille, la marquise Medici del Vastello, lord et lady Dudgeon, M. Krupensky, ancien ambassadeur de Russie à Rome; princesse Colonna San Teodoro, comtesse Morosini, marquis et marquise Palavicino, comte Greppi, marquis Visconti-Venosta, duc de San Clemente, marquis et marquise Spinola, marquis dal Pozzo.

MARIAGES

De nombreuses personnalités de la colonie française de Londres assistaient au mariage de Mlle Elisabeth de La Panouse, fille du général vicomte de La Panouse, attaché militaire à l'ambassade de France en Angleterre, et de la vicomtesse, née de Wendel, avec le comte Alphonse de La Bourdonnaye, capitaine d'infanterie, fils du marquis de La Bourdonnaye, décédé, et de la marquise de



LES MARIÉS SORTANT DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-FRANCE

La Bourdonnaye, mariage célébré, ainsi que nous l'avons dit, le 28 septembre.

Notre excellent collaborateur Léon Gros, actuellement sergent au 5^e d'infanterie, vient d'épouser, à Bois-Colombes, dans la plus stricte intimité, Mlle Juliette Florentin, sœur d'un de ses camarades du front.

Le mariage du docteur Robert Vandescail, médecin aide-major, interne des hôpitaux de Paris, avec Mlle Anne-Marie Vartejano, fille du général, décédé, et de Mme Vartejano, vient d'être célébré à Jassy (Roumanie).

CITATIONS

Le maréchal des logis Octavio de Souza-Dantas, neveu du consul général du Brésil en France, vient d'être cité en ces termes :

Citoyen brésilien. Engagé volontaire pour la durée de la guerre des premiers jours de la campagne. Est venu tout de suite au front et y est resté près de deux années, donnant à tous le plus bel exemple de gaieté, d'endurance et d'énergie. Maréchal des logis grenadier, a fait preuve en diverses circonstances, dans les tranchées, du plus brillant courage; n'a quitté son escadron que terrassé par la maladie et sur l'ordre du médecin.

BIENFAISANCE

Deux mille infirmières australiennes sont en ce moment au front franco-britannique et dans les hôpitaux.

VETEMENTS draperie anglaise et TOUS ARTICLES SPORTS A PRIX REDUITS. Catalogue gratis. ELIMS PIERRE, 10, fg. Montmartre, Paris. Sac gratis à tout acheteur de 10 francs.

JE GUERIS LA HERNIE Nouvelle Méthode de Ch. Courtois, Spécialiste, 30, Faubourg Montmartre, 30, Paris (18^e) 1^{er} étage. Cabinet ouvert tous les jours de 9 à 11 et de 3 à 6 heures.

ACCUMULATEUR POL pour lampe poche se recharge plus de 100 fois. Une charge donne même durée éclairage continu que 6 piles sèches. Notice franco. — CRISTEL, ingénieur, Rouen.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

EXCELSIOR

Les tireurs de tranchées allemands ont un nouveau masque



CE MASQUE A ÉTÉ REVÊTU PAR UN CANADIEN QUI EN A CAPTURÉ LE PROPRIÉTAIRE

Entièrement en acier, ce nouveau masque protecteur des tireurs d'élite de l'armée allemande constitue une cuirasse effective. Il est à peine fendu à la

hauteur des yeux, juste assez pour que le regard rencontre exactement le viseur dans le champ de cran de la hausse. L'encoche permet d'épauler le fusil.

B L O C - N O T E S

LES Mériel ont un petit garçon de dix ans qu'ils ont décidé de mettre au lycée. Les Valmondois ont également un petit garçon du même âge qui sera lycéen tout à l'heure.

Les deux pères sont mobilisés. Ce sont donc les deux mères qui vont avoir l'émotion, l'une de mener son fils à M. le proviseur du lycée Montaigne, et l'autre de présenter le sien à M. le proviseur de Janson.

Mais le sacrifice ne sera pas le même pour les deux mères! Car le petit Valmondois entre à Janson comme externe; et c'est en qualité d'interne qu'est installé à Montaigne le petit Mériel.

Les deux jeunes femmes se sont rencontrées hier, au « thé » d'une amie commune. Ce fut un beau tapage! Nous étions là une dizaine de personnes présentes, quand, survenant au même moment, Mmes Mériel et Valmondois contèrent leur petite histoire. Au bout de cinq minutes, chacun avait sur la question de l'Internat son opinion définitive, et la hurlait!

Qu'une telle question passionne les familles, aussi bien que toutes celles qui touchent à l'éducation de nos enfants, je le comprends très bien. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'un problème si simple, au fond, soit pour des gens sensés l'occasion de proférer tant de bêtises.

Il y a une quarantaine d'années, la mode était encore, dans la bourgeoisie, de faire, du fils qu'on mettait au lycée, un « pensionnaire ». La mode a changé. On s'est mis à dorloter les enfants. On leur a demandé conseil sur la façon dont ils devraient être élevés. L'Externat leur a paru le régime le plus supportable, — ou le moins affreux de tous; et petit à petit (je m'en souviens très bien), j'ai vu se répandre dans les familles cette opinion qu'enfermer un enfant au lycée comme interne, c'était imposer la torture à son esprit et à son cœur; le démoraliser, le pervertir... je ne sais quoi encore.

Et voici qu'une réaction se dessine. L'opinion change. On recommence à se disputer dans les familles et autour des tasses de thé sur la question de l'Internat, ce qui prouve qu'on recommence à penser, ça et là, qu'il est des internats qui ne sont ni des claustrations, ni des supplices, ni des moyens d'abrutir l'enfance.

Il peut même arriver que le contraire se produise, et qu'éloigner l'enfant du foyer familial, ce soit le sauver. Les Mériel sont de très braves gens, mais incapables de diriger l'éducation d'un fils. C'est une maison où l'on reçoit trop, où l'on fait trop de bruit, où le travail est rendu difficile aux enfants par la façon même dont, autour d'eux, la vie des parents est organisée. Ils l'ont très bien compris; et les Valmondois ont peut-être des raisons également bonnes de vouloir que leur enfant soit élevé autrement que le petit Mériel ne va l'être.

L'expérience m'a prouvé qu'en matière d'éducation il n'y a pas de système bon ou mauvais; il y a des cas, et, en face de chaque cas, une solution raisonnable.

Mais tant de gens trouvent plus amusant, il est vrai, de se disputer!

SONIA.

Un poète d'aujourd'hui

Ernest Jaubert, le collaborateur de Silvain pour la nouvelle *Andromaque*, a une originalité qui aurait été étonnée ses anciens. Comme beaucoup de poètes, il joint à sa lyre un joli brin de... rond-de-cuir. Autrement dit, il est attaché à la Préfecture de la Seine.

Ce n'est pas cela qui constitue son originalité, ni même celle de la Préfecture. L'administration de M. Delanney s'est de tout temps fait gloire de donner asile à des poètes, à des journalistes, à des artistes de tout genre. Mais ces employés ont de tout temps aussi joué d'une réputation administrative déplorable. On les considérait dans les bureaux comme des amateurs bons à peu de chose, sinon à rien. Henri Rochefort parle

quelque part du « temps où il étonnait l'Hôtel de Ville par sa faimantise ».

Et voilà où est l'originalité d'Ernest Jaubert :

Tout en ciselant les parfaits sonnets de la *Couture des Heures*, tout en écrivant d'exquises *Ballades*, tout en traduisant des romans et des contes russes, et en mettant en vers français d'une frappe sonore les tragédies grecques, il a trouvé moyen d'être un employé excellent, un rédacteur, puis un chef de bureau de premier ordre, à qui, volontiers, l'administration s'adresse quand il y a un dossier difficile à débrouiller, un rapport délicat à rédiger.

Et ceci aurait sans doute bien étonné Paul Verlaine.

"MINUIT BIS"

Dans la nuit du 6 au 7 octobre, nous allons vivre une heure sans nom. Cette heure-là, M. Desplas — agissant à l'instigation de M. Honnorat et dans un but louable d'économie civique — l'avait mise de côté. M. Clavelle va nous la rendre; on dit qu'il ne nous la rendra pas avec usure.

Ce n'est que justice. Le député de Loudéac nous doit des explications, mais le ministère des Travaux publics nous devait une heure. Qu'il nous la restitue! Nous en avons besoin : la guerre est longue, mais la vie est courte.

Il est permis de se demander jusqu'à quel point le procédé qui consiste à frustrer le public d'une heure de printemps — c'est-à-dire de quelque chose de ravissant, de parfumé, de vernal — pour lui donner, en échange, une heure supplémentaire d'automne, lourde de la mélancolie des vendanges décevantes, est de bonne guerre? Mais il y a la guerre, ce qui excuse tout.

Maintenant, cette heure complémentaire dont nous allons être gratifiés sera-t-elle une « petite heure » ou une « grande heure »? Sera-t-elle exquise ou indue? Si minuit est l'heure des crimes, devons-nous penser que minuit bis sera celle des châtimens?

Bah! ne cherchons pas minuit à vingt-cinq heures, et réjouissons-nous tout simplement — comme l'un de mes filleuls, dont la permission doit être accordée au commencement d'octobre, et qui (tout heureux de voir ses sept jours comporter 166 heures d'horloge, au lieu de 168) m'écrivait, l'autre jour : « Comme ça, mademoiselle, je vais toucher une heure de rabiote... »

Quelles seront au juste les répercussions d'un tel événement sur la vie sociale? Les journaux en profiteront pour retarder leur Dernière Heure, et les journalistes pour s'accorder une heure de répit. Je sais une cantatrice mondaine qui, sans doute, ne perdra pas une si belle occasion d'organiser une heure de musique, et une cantatrice demimondaine, connue pour son inexactitude, qui sera partout en retard au moins d'une heure, le jour suivant.

Quant à moi, je ne vous cacherais pas que je compte mettre à profit cette heure « hors cadre » pour lire enfin la réponse des empirés du Milieu à la note pontificale. Il fallait une circonstance extraordinaire pour me décider à affronter ce texte alambiqué, hypocrite et interminable, dû à la collaboration désastreuse de Guillaume II et de Charles I-IV. Au fait, que m'arriverait-il si je m'avisais de répondre demain aussi longuement à la note de ma modiste?

Trêve de digressions! Une heure exceptionnelle, unique — unique dans son genre — va sonner. Et M. Honnorat de s'écrier : « A la bonne heure! » Mais ne craint-il pas (en la mettant à ce régime alterné d'avance et de recul stratégiques de détruire l'horloge des siècles? — SIMONE DE CAILLAVET.

Encore une conquête féminine

Depuis cette année, les jeunes filles sont admises à prendre part au concours d'entrée à l'école de physique et chimie. Elles ont fort bien profité de la permission : quatre candidates se sont fait inscrire, deux ont été reçues.

Or, cette école de physique et chimie, création de la Ville de Paris, est une institution de premier ordre. Fondée il y a une quarantaine d'années, à l'instigation des grands chimistes alsaciens qui avaient émigré en France après la guerre de 1870, elle

fournit à notre industrie les savants spécialistes qui lui permettaient, avant 1914, de lutter contre la concurrence allemande.

Depuis les hostilités, tous ceux de ses élèves et de ses maîtres qui ne sont pas sur le front, ou qui n'y ont pas trouvé une mort glorieuse, travaillent à la fabrication de nos explosifs, de nos gaz, de tous nos moyens de défense.

Après la guerre, la leçon que nous avons reçue ne peut que pousser au développement de l'école.

Il sera curieux de voir quelle part y apportera l'élément féminin.

Soyons héroïques

Un préfet d'un département frontalière disait ces jours-ci :

« Je viens de voir le ministre du Ravitaillement. Il m'a déclaré que, cette année, la liaison serait difficile pour le blé. »

« Diable! dit un des administrés du préfet. »

Mais, aussitôt, celui-ci :

« Cela m'est égal : il y en a de l'autre côté de la frontière, et je vais m'organiser pour faire la contrebande. »

Les hasards de la guerre

Il y a blessure de guerre et blessure de guerre. Le hasard les distribue, et souvent c'est encore le hasard qui les récompense. Un officier était allé visiter un camarade dans un secteur du front, assez calme depuis quelque temps. Après déjeuner, l'hôte fit faire à son ami un petit tour dans la tranchée, histoire de lui montrer quelque chose qu'il ne connaissait pas.

Le visiteur faisait preuve d'une insouciance que son ami avait peine à réprimer. — Je t'assure, disait-il, que, malgré le calme, on reçoit parfois un coup de fusil et qu'ils tirent sur tout ce qu'ils voient.

L'autre ne voulait rien croire et mettait le nez à toutes les meurtrières. Soudain, explosion, et le pauvre imprudent reçut une balle en pleine figure. C'est miracle s'il n'en mourut pas.

Je te l'avais bien dit, faisait son ami désolé.

Le blessé avait des relations. Un beau jour arriva, pour guérir sa plaie, le meilleur des pansements : un bout de ruban rouge.

Tout de même, si tu avais reçu un pot de fleurs sur la tête en mettant le nez à la fenêtre tu n'aurais pas demandé la croix!

Le dictionnaire des poilus

A l'exemple de nos personnages officiels qui créent, chaque jour, des néologismes comme *solutionner*, *désannexion*, etc., nos poilus enrichissent constamment leur dictionnaire pittoresque. Nous connaissons déjà la *gagna*, la *guitonne*, abri passager contre les maous (obus); le *cagibi*, où, quand on est à l'arrière, on va se reposer un peu. Voici maintenant qu'on *tornele* les mets que vous apporte le *cuisiot*. La tête, c'est la *bille*; le ventre, le *buffet*; les jambes, les *montants*; les bras, les *pendants*.

Si cela continue, ce sera une langue toute nouvelle que nos braves soldats importeront chez nous à leur retour.

LE PONT DES ARTS

Les Perses de l'Occident, que Paul Fort, le prince des poètes, adorna d'une élogieuse préface et qui viennent de paraître en un élégant volume, sont l'œuvre d'un des meilleurs poètes de la Grèce moderne, M. Soliris Skipsis, déjà connu dans nos pays par de nombreux ouvrages qui y ont obtenu un grand succès.

La nouvelle œuvre du poète national de l'Helade est un drame où court le souffle du vieil Eschyle. L'auteur, qui est l'ami fervent de la France, le montre bien en cette œuvre que nous aurions voulu applaudir dans un de nos principaux théâtres.

Une galerie de portraits, d'un éclectisme rare, puisque S. A. R. le duc d'Orléans y voisine avec Mademoiselle Rondegrat, voilà ce que sera le recueil de contes que M. Pierre Hamp appelle *Gens*. On sait la prodigieuse acuité avec laquelle l'auteur de *la Peine des hommes* rend les impressions des milieux qu'il a observés.

Acteur et témoin de la tragique retraite serbe, M. Auguste Boppe, qui était notre ministre en Serbie, a raconté ces journées terribles et inoubliables. *La suite du gouvernement serbe*; de *Nich à Corfu* est une œuvre aussi impressionnante que simple.

LE VEILLEUR.

THEATRES

L'abondance des matières nous oblige à remettre à demain la critique d'Andromaque, à la Comédie-Française, par M. Abel Hermant.

Comédie-Française. — Demain mercredi, M. Albert-Lambert fils fera sa rentrée dans *le Duel*.

Concerts Colonne-Lamoureux. — Les concerts Colonne-Lamoureux ouvriront leur quatrième saison de guerre, le dimanche 21 octobre, à la salle Gaveau, sous la direction de MM. Camille Chevillard et Gabriel Pierné.

Edouard-VII. — Demain mercredi, répétition générale et, après-demain, première de la pièce *le Feu du Voisin*, de M. Francis de Croisset, et de *la Jeune Fille au Bain*, de M. Louis Verneuil.

Grand-Guignol. — Cette scène donnera demain mercredi la première matinée de son nouveau spectacle.

NOUVEAU-CIRQUE

FORMIDABLE PROGRAMME
Pistelli, Lela, Warden Bros, Trio Hassan, les Manetti, Clowdy Girls, Rouze, Antonio Bijons, Filles, Orato, etc., etc.

Les Trente Ans de Théâtre. — Les Trente Ans de Théâtre donneront, lundi soir 8 octobre, au Palais de la Mutualité, leur 336^e gala populaire avec des artistes de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique.

Ce soir :

Comédie-Française, 8 h. 15, *l'Élévation*.

Opéra-Comique, 8 h. 15, *la Tosca*.

Odéon, 7 h. 45, *l'Affaire des Poisons*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'Illusionniste* (Sachs Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *la Femme de son mari*.

Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.

Vanilleville, 8 h. 15, *la Revue*.

Châtelet, 8 h. 15, mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 2 h. 15, jeudi et dimanche, *le Tour du monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h. 15, *Madame et son filleul*.

Gaité-Lyrique, 8 h. 15, *les Diamants de la couronne*.

Trion-Lyrique, 8 h. 15, *la Dame blanche*.

Ambigu, 8 h. 15, *le Système D* (répétition générale).

Antoine, 8 h. 25, *M. Bourdin, professeur*.

Athénée, 8 h. 15, *Mon œuvre*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *la Grande Epouvante*.

Michel, 8 h. 30, *Plus ça change...*.

Th. Réjane, 8 h. 30, *Une Revue chez Réjane*.

Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer?*

Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, *Vautrin*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.

Cluny, 8 h. 45, *les Deux Vestales*.

Edouard-VII, demain, 8 h. 15, *le Feu du Voisin*, la Jeune Fille au bain.

Femina, 8 h. 45, *Sapho*.

Scala, mercredi, *Occupe-toi d'Amélie*.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 15, *la Revue. Mistinguett, Chevalier. Grand succès*.

Nouveau-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30; matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *les Cœurs damnés*. Loc. 4, r. Forest, 10 à 12 et 15 à 17 h.

Tél. Marcadet 16-73.

Le poète Henri Mériel

condamné comme escroc

Nous avons dit que le poète Henri Mériel, plusieurs fois lauréat de l'Académie, était poursuivi devant la 5^e chambre correctionnelle pour avoir pratiqué l'escroquerie au mariage. Rendait, hier, son jugement, le tribunal a condamné le poète à trois ans de prison et à la restitution de la somme de 30.000 francs à Mlle Boissy, sa dernière fiancée.

Henri Mériel compte ainsi sa onzième condamnation pour escroqueries.

Comme quoi « Pégase peut conduire aussi à la prison... »

Enseignement supérieur et secondaire féminin

La rentrée des classes au Collège d'Huist aura lieu le 8 octobre.

Préparation aux grandes écoles.

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres maux qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVEANCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

JOUVEANCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Hémorragies, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la

JOUVEANCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVEANCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25, franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable

JOUVEANCE de l'Abbé SOURY

avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits) 285

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard